

**LA NOTION DU SERVICE SOCIAL
EN RELATION AVEC LES BESOINS
ET LES PROBLÈMES MONDIAUX
PARTICULIÈREMENT CEUX DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE**

Le prix René Sand est décerné depuis quatre ans par la Conférence internationale de Service social. En 1961, le prix fut attribué à la Princesse Amrit Kaur, naguère ministre de la Santé de l'Inde et qui assume actuellement la charge de présidente de la Croix-Rouge de l'Inde. Elle publia dans la Revue internationale (juillet 1959) un grand article sur la Croix-Rouge et ses tâches humanitaires, et l'on sait le rôle important qu'elle joua sur le plan international et qui fut reconnu par sa nomination, en 1950, à la présidence de l'Assemblée mondiale de la Santé. Rappelons également qu'elle a été la secrétaire particulière et la collaboratrice de Gandhi pendant seize ans.

C'est lors de la 10^e Conférence internationale de Service social, qui eut lieu à Rome en 1961, que le prix René Sand lui fut remis. Elle prononça, à cette occasion, un discours dont nous publions — avec l'aimable autorisation de la Conférence internationale de Service social, que nous remercions très vivement — les passages essentiels.¹

Dans son introduction, M^{me} Amrit Kaur avait rappelé la haute personnalité de René Sand, qui, mû par un haut idéal, avait participé efficacement, en Belgique, au mouvement de la Croix-Rouge et dont l'action détermina des Sociétés nationales à s'engager dans des tâches de Service social. « René Sand, un serviteur dévoué de l'humanité,

¹ *Ce discours a paru, en français, dans Le Service social dans un monde qui se transforme, compte rendu de la 10^e Conférence internationale de Service social publié, en 1961, par la Conférence internationale de Service Social — Office régional Europe et Moyen-Orient, Paris.*

comme l'appelle M^{me} Amrit Kaur, un homme dont la vie entière fut une épopée d'amour agissant ».

Nous sommes particulièrement heureux de reproduire le texte qu'on va lire, d'un intérêt d'autant plus grand qu'il fut prononcé par la Présidente d'une importante Société nationale et placé sous l'inspiration d'un homme dont le mouvement de la Croix-Rouge se souvient avec reconnaissance. (N.d.l.R.)

* * *

L'homme a toujours été un animal social. La solitude répugne à sa nature. C'est là que dans toutes les parties du monde, primitives ou civilisées, a émergé le concept de société qui, en raison de ce besoin inné de compagnie, est passé de la vie familiale au champ plus vaste de la collectivité et de la nation. Aucune société, si primitive ou peu nombreuse qu'elle soit, ne peut prospérer si ses membres ne sont pas unis et conscients de leurs devoirs et de leurs responsabilités. Pour réaliser un mode de vie qui contribue à la prospérité de la communauté, certaines lois de comportement doivent être formulées, et je pense qu'il serait intéressant pour nous de réfléchir un instant aux plus anciens concepts d'ordre social. Venant d'un pays dont la civilisation remonte à plusieurs millénaires, je voudrais vous présenter le concept indien de la vie qui, même s'il ne se réalise pas dans l'Inde moderne, influence encore l'esprit de nos populations.

Dans l'un des plus grands de nos Upanishads, il est dit : « Tout sur terre appartient à Iswara (Dieu). Réjouis-toi de ce qui t'est donné. Ne jette pas un regard de convoitise sur la richesse des autres. Travailler ici sur terre est le sort de l'homme. Il n'existe pas d'autre voie. Travaille et vis ta vie aussi longue qu'elle puisse être. Le travail ne laissera aucun résidu pécheur attaché à ton âme s'il est accompli de manière juste avec détachement. Ceux qui nient l'existence spirituelle au sein de nos corps commettent un suicide et le monde sera une épaisse ténèbre pour ces hommes. Celui qui voit tous les autres comme s'il vivait dans leur corps ne sera pas troublé par l'aversion et la haine. S'il s'identifie complètement avec les êtres qui l'entourent, il se libère lui-même de toute déception et de toute tristesse. Quand ton esprit rejoint l'air éternellement

en mouvement et que ton corps est réduit en cendres, souviens-toi que seul ton travail subsiste après toi. Agis avec cette profonde connaissance. Oh Feu ! Tu connais tous les chemins, conduis-nous dans la voie droite. Oh Dieu ! Guide-nous afin que nous ne péchions pas. » Les Ecritures Hindoues sont, en réalité, imprégnées de cette invitation à aider les autres.

Tagore écrit, à propos de « L'Esprit de l'Inde » : « J'aime l'Inde, non parce que je cultive une idolâtrie géographique ou parce que j'ai eu le bonheur de naître sur son sol, mais parce qu'à travers des âges tumultueux, elle a conservé les paroles de vie qui sont sorties de la conscience illuminée des plus grands de ces fils. » Les Ecritures Hindoues disent encore : « Brahma (Dieu) est Vérité, Brahma est Sagesse, Brahma est infini. La paix est en Brahma, la bonté est en Brahma et l'unité de tous les êtres. » Et encore : « Le chef de la maison établira sa vie en Brahma, poursuivra la Vérité profonde de toute chose et dans toutes les activités de sa vie il dévouera ses œuvres à l'Être Eternel. » Ainsi donc nous sommes amenés à constater que ce que l'Inde cherche vraiment n'est pas une paix qui serait négation ou quelque adaptation mécanique, mais une paix qui est en « Sivam » (Dieu), dans la bonté, dans la vérité de l'union parfaite ; l'Inde n'enjoint pas à ses enfants d'interrompre le « Karma » (Action) mais d'accomplir leur « Karma » en présence de l'Eternel avec la connaissance pure du sens spirituel de l'existence ; telle est la véritable prière de Notre Mère l'Inde.

« Celui qui est un, celui qui est au-dessus de toute distinction de couleur, qui donne selon leurs besoins aux hommes de toute couleur, qui embrasse toutes choses du commencement à la fin, qu'Il nous unisse l'un à l'autre avec cette sagesse, qui est la sagesse de la bonté. »

La vie spirituelle a été, en effet, le véritable génie de l'Inde. Ceux qui ont, au cours des siècles, exercé la plus grande attirance sur l'esprit des masses ne sont pas les bâtisseurs d'Empire, ni les guerriers victorieux, ni les riches, mais les Rishis ou Sages qui ont renoncé au monde, à ses prestiges, à sa splendeur et à son opulence matérielle. Ceux-là ont enseigné que l'orgueil et la puissance, la richesse et la renommée ne sont rien en comparaison des valeurs spirituelles de la vie. L'Histoire ne contient aucun fait semblable au refus de guerroyer auquel se décida le grand Empereur Asoka quand

il vit les désastres de la guerre. La conquête n'avait plus pour lui la moindre séduction, car son cœur était rempli de compassion.

Les leçons que nous apprend la Gita, centre de cette grande épopée, la Mahabharata, sont que le travail de chaque jour est notre vocation, la sphère d'activité à laquelle nous sommes appelés par Dieu pour le servir le mieux possible. Ce n'est pas l'œuvre qui compte, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit. Le travail le plus humble fait pour l'amour de Dieu est plus élevé à Ses yeux qu'une œuvre éclatante faite en vue d'un gain personnel. Le premier nous libère, l'autre nous entraîne dans une servitude accrue. En d'autres mots, la liberté consiste dans le pur service.

La Vérité ne devient Vérité que par l'acceptation de la souffrance. L'homme doit souffrir pour la vérité et manifester au monde sa puissance pour que les autres puissent en être convaincus et l'acceptent alors librement. Cet évangile est de grande importance, car il réalise un changement d'attitude. Comme Gandhi l'a enseigné, se laisser tuer est plus héroïque que de tuer. Il est plus noble d'affronter dans une innocence sans tache un frère égaré, et, le cas échéant, de se faire abattre par lui que de marcher contre lui et de l'abattre. Il est plus profitable de le convertir par l'amour que de mettre fin à sa vie par la violence. Il vaut mieux ranimer l'étincelle divine qui est en lui en acceptant de souffrir soi-même et ainsi effectuer une cure définitive du mal que de l'écraser dans un triomphe provisoire qui perpétuera le mal. En résumé, la vérité est infaillible et le devoir sans erreur possible, lorsqu'ils siègent sur le trône de l'amour de la vérité éternelle, exigeant un amour sans mesure.

La plus belle description d'un code de vie universel est peut-être contenue dans le mot sanscrit « Dharma ». Dharma, c'est la loi non d'un pays, d'une société, d'une nation, mais la loi fondée dans le principe de la cohérence de chaque grain de poussière et de chaque atome en parfaite harmonie avec le tout. Adharma — ou la rupture de cette loi — c'est le manque de discipline et l'égoïsme avec les maux qui en résultent, insatisfaction, rivalité malsaine, crainte et méfiance. Nous devons reconnaître que l'univers entier est une seule famille, une seule unité et que dès lors ses habitants doivent vivre selon cette loi, qu'ils la connaissent explicitement ou non. Tout ce qui est contraire à cette loi doit entraîner division et rupture à l'intérieur d'un tout organique.

Les quatre Ashramas ou divisions de la vie, prescrites par les Ecritures Hindoues avaient pour but de donner des règles de vie. Elles doivent, ou elles devraient, retenir l'attention même dans le monde moderne. La première, la Brahmacharya, c'est la vie de probation d'un disciple qui apprend d'un précepteur érudit et de moralité parfaite les arts, les sciences, les traditions religieuses en menant une vie de strict célibat. En second lieu, vient la Grihastha, la vie de famille ; le père de famille met en pratique ce qu'il a appris de son Guru ou précepteur. Si cet homme est vraiment vertueux, sa vie manifesterà une harmonie entre son haut idéal, son devoir social et ses désirs personnels. Ensuite, la Vanaprastha, c'est l'état préparatoire à la dernière période de la vie humaine sur terre. De même que la première prépare la seconde, ainsi la troisième prépare-t-elle la dernière. Les contacts avec le monde sont graduellement réduits, plus de temps est accordé à l'adoration religieuse et à la contemplation. C'est la période de vie pendant laquelle l'homme cherche à se libérer des soucis terrestres. Enfin, vient la Sannyasa, renoncement à toutes les valeurs matérielles de la vie, qui promet à l'homme la connaissance de la voie vers l'ultime objectif de la vie, la Moksha, le Salut.

Plus tard, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, la lumière du Bouddhisme envahit non seulement l'Inde, mais l'Orient tout entier. Il est curieux que le Bouddha ait été, dans un sens, moins bien accueilli dans le pays qui lui donna naissance qu'en Chine, au Japon, en Birmanie, à Ceylan, en Thaïlande et en Indonésie. Cela vient surtout de ce qu'il cherchait plus à réformer l'Hindouisme qu'à fonder une nouvelle religion. Lui aussi demandait à l'homme de s'abstenir de tout mal, d'accumuler tout ce qui est bon et de purifier son esprit. Il disait également que Karma (l'action) règle toute vie et que l'univers tout entier en dépend de telle sorte que Karma soit comme l'essieu d'un chariot en mouvement. Selon le Bouddhisme, quand un individu comprend la véritable nature des choses, il cherche à renoncer à la vie du monde parce qu'il n'y trouve rien de substantiel. Le vrai Bouddhiste doit conformer sa vie au Noble Octuple Chemin de la Vue Juste, de la Volonté Parfaite, des Paroles Justes, des Actions Justes, de la Vie Droite, du Juste effort, de l'Intention Droite et de la Juste Concentration. Amour et compassion étant les fondements du Bouddhisme, le vrai disciple doit

s'efforcer de réaliser le bien et le bonheur de tous les êtres sensibles et de mettre fin à leurs souffrances.

Lao-Tseu et Confucius en Chine, Zarathoustra en Iran, furent les contemporains du Bouddha. Environ un siècle plus tard, vécurent les grands philosophes grecs. Socrate préféra mourir plutôt que renoncer à la recherche de la Vérité. Dans son admirable apologie, il déclare : « Il est possible qu'un individu soit condamné injustement ; les lois sont alors mauvaises, ou mal appliquées. Cependant, l'individu n'a pas le droit de s'ériger en législateur. Les membres de tous les corps, donc aussi les membres d'un Etat, doivent sacrifier leur volonté individuelle au tout dont ils font partie. Ils doivent obéir aux règles ou aux lois du tout, sinon celui-ci périra. » Ainsi grandit le concept de citoyenneté. Platon mit l'accent sur la vie vertueuse et Aristote considéra l'Etat comme l'association la plus élevée qui puisse réaliser le bien de l'homme. Les conceptions européennes de la vie politique, ou la philosophie de la citoyenneté, se sont basées sur les traditions grecque et romaine, se diversifiant dans les pays occidentaux selon les tempéraments nationaux, les caractéristiques et les besoins de chacun d'eux. Plus tard, cette philosophie s'enrichit grandement à la lumière radieuse du Christianisme. L'idéal de la dignité du travail manuel fut reconnu par les moines dans les monastères bénédictins et autres. L'idéal de la sainte pauvreté fut communiqué aux hommes, avec la dignité du travail, par les grands ordres religieux de l'Occident. Les Franciscains abandonnèrent la protection des cloîtres et vécurent en « Petits Frères des Pauvres » dans le monde. L'idéal de fraternité et de service mutuel fut la force et la vie des guildes médiévales. Il rassembla les travailleurs et leur apprit à trouver une vraie fierté dans l'excellence de leur métier. Il élimina la vente à bas prix et la concurrence déloyale. L'idéal de justice et de miséricorde envers les pauvres inspira les efforts si sérieux faits par l'Eglise pour condamner l'usure et rendre moral tout commerce en insistant sur le « Juste prix » qui doit être établi entre ceux qui se livrent au commerce.

Nous pouvons considérer avec fierté le chemin parcouru par ces grandes aventures en vue de la fraternité, de la liberté humaine et de l'intelligence. La mise en pratique de ces idéaux fut un grand

pas vers un monde nouveau. Clément d'Alexandrie disait : « La richesse, lorsqu'elle n'est pas bien administrée, est une véritable citadelle du mal. Tout ce que nous possédons ne nous est donné qu'en usage... Celui qui ne donne à personne s'appauvrit. Ce n'est pas celui qui accumule mais celui qui donne qui est véritablement riche. Celui qui veut gravir la voie difficile du salut doit avoir en main le noble bâton de la charité. » L'idéologie hindoue affirmait également que chacun doit se sacrifier pour le bien de sa famille, chaque famille pour le bien du village, chaque village pour le bien du pays, et le monde entier pour le bien d'une seule âme. Cette idée a été probablement plus sociale, plus humanitaire et plus spirituelle que politique, en ce sens que le salut spirituel de l'âme a toujours été l'objet de la plus grande préférence. Mais les points de contact entre les conceptions occidentales et orientales sont nombreux, car toujours l'accent a été mis sur un mode de vie susceptible d'amener le bonheur et la prospérité du plus grand nombre. En fait, les Ecritures hindoues abondent en directives relatives à l'aide au prochain. L'Islam a fortement souligné l'importance de la fraternité humaine. Jésus-Christ a payé du suprême sacrifice le salut de l'homme. L'enseignement du Sermon sur la montagne est un texte classique dont aucun fidèle d'aucune religion ne peut faire abstraction, et à aucun moment de l'histoire du monde plus qu'aujourd'hui nous n'avons eu besoin de craindre Dieu et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Si nous admettons que toutes les religions ont prescrit à l'humanité le devoir de vivre de telle sorte que nous puissions contribuer au bien de tous, il s'ensuit que la science d'une bonne citoyenneté s'étend des intérêts locaux aux relations nationales, internationales et humaines. Si nous croyons que l'humanité n'est qu'une famille groupant les enfants d'un seul Dieu, plus cette croyance imprègne nos vies, plus il devient impossible pour nous de négliger nos frères. Les disputes, les divisions, les conflits, les rivalités sont haïssables et le devoir nous incombe d'être des artisans de paix.

On dit que notre époque est l'âge scientifique. Au cours de leur existence, certains d'entre nous ont vu en deux générations d'extraordinaires développements de la science et de la technique : l'établissement de la théorie microbienne des maladies, la découverte de la radioactivité, la connaissance de l'âge des couches terrestres,

la mesure de la distance des étoiles, la découverte des antibiotiques, la désintégration de l'atome et tout ce qu'entraîne cette merveilleuse réalisation, les voyages dans l'espace ; et nous ne savons pas quelles découvertes encore plus étonnantes nous attendent d'un jour à l'autre. En cette époque prodigieuse, nous qui travaillons pour l'humanité devons veiller à ce que tout ce savoir ne soit pas utilisé uniquement pour l'accumulation d'une richesse matérielle considérée comme le seul progrès. L'accroissement de la production totale ou des richesses ne peut jamais être une fin en soi. L'objectif le plus important doit toujours être un progrès dans la conscience publique.

Pourtant, comme le disait Hooker, « les hommes doivent avoir assez pour continuer à vivre avant de songer à bien vivre » et nous devons donc nous rendre compte que les circonstances matérielles conditionnent la vie des individus. Ceux qui s'occupent de services sociaux ne pourront se déclarer satisfaits tant que les conditions qui compromettent une saine activité physique n'auront pas été écartées, non seulement des individus, mais encore des classes sociales. Mais il ne peut y avoir en cela un étroit égalitarisme. La diversité des conditions est un aspect de la plénitude de la vie sociale pourvu que l'homme se rende compte que les fruits de cette diversité sont destinés au bien des autres. Chacun de nous n'est que le dépositaire de ce qui lui a été donné, non pour une accumulation égoïste, mais pour servir. Ce concept de gestion est le meilleur mot d'ordre pour le travailleur social. Un amour respectueux de l'homme fera toujours appel à l'initiative volontaire. L'individu est sacré ; le monde matériel tout entier est sans importance en comparaison de la vie individuelle. La société est sacrée : la paternité de Dieu est la base de toute vie. Il n'y a pas de fraternité sans un père commun. Un amour familial respectueux de tous est le lien de notre union. Mazzini a dit bien des choses sages, il avait raison de proposer que « on ne doit pas enseigner : à chacun selon ses besoins, ni : à chacun selon ses passions, mais : à chacun selon son amour ». Les barrières géographiques de montagnes et d'océans qui autrefois empêchaient l'homme d'avoir des contacts avec ses frères des autres parties du monde ont disparu. Le monde est aujourd'hui très petit et tous ces faits lancent un défi terrible à chacun de nous, car la vie est devenue beaucoup plus complexe que jamais auparavant et les problèmes

que nous affrontons sont de plus en plus difficiles. Le changement a toujours été la loi immuable de la vie ; comme nous vivons en des temps dynamiques, rester immobile serait appeler le désastre, tant pour l'individu que pour la collectivité, la race ou la nation. Tout ceci nous oblige à marquer un temps de réflexion pour penser à ce que nous devons apporter, car ce n'est qu'en utilisant des moyens nouveaux pour répondre à des fins nouvelles que nous évoluerons avec notre temps. Pour ma part, je suis certaine qu'aujourd'hui plus que jamais il est nécessaire de servir l'humanité, d'élargir l'envergure de ce service, d'étendre notre vision à la mesure de l'horizon toujours plus large des besoins mondiaux.

L'histoire du monde serait très terne si les vies des fondateurs des grandes religions mondiales, des apôtres et des martyrs qui ont donné leur vie pour que ce qu'ils prêchaient puisse vivre, des réformateurs sociaux qui ont cherché à combattre le mal sous toutes les formes et dans tous les lieux où ils le découvraient, n'avaient pas enluminé ses pages en lettres d'or. Le monde serait, en vérité, bien plus pauvre si des hommes et des femmes comme Galilée, Léonard de Vinci, Dante, Rousseau, Mazzini, Wilberforce, Livingstone, François d'Assise, Joséphine Butler, Florence Nightingale, Abraham Lincoln, Tolstoï, René Sand et tant d'autres grands hommes trop nombreux à mentionner n'avaient jamais existé. La protestation contre l'impureté, l'esclavage, l'ignorance a toujours été lancée par des hommes et des femmes inspirés jusqu'à ce que leur cause soit entendue, uniquement parce qu'ils voulaient servir et se sacrifier pour une cause. La législation a enregistré des changements de perspective, mais elle ne peut progresser plus que ne le fait l'opinion publique. Le travailleur social doit s'efforcer d'élever et d'approfondir l'opinion publique ou d'éveiller la conscience de tous par des initiatives volontaires jusqu'à ce que les temps soient mûrs pour le législateur. La conscience publique doit être éveillée dans tous les domaines. Il n'y aurait pas de lutte entre le capital et le travail, entre les diverses formes de gouvernement, si tous les hommes travaillaient avec dévotion au bien commun, si nous aimions notre prochain comme nous-mêmes. Le concept de citoyenneté, de patriotisme prendrait un nouveau visage et ce désintéressement s'étendrait naturellement à toutes les formes d'organisation qui forme

la vie nationale et internationale. « Rien n'est aussi fécond que le sacrifice », disait Lamennais ; s'il est désintéressé, notre propre travail, si petit et limité que soit notre champ d'action, répandra petit à petit le rayonnement de sa chaleur et de sa lumière en cercles de plus en plus larges. De nos jours, n'avons-nous pas tous reçu quelque inspiration de Gandhi, de l'Abbé Pierre, d'Hélène Keller et d'Albert Schweitzer, serviteurs modèles de l'humanité ? Tous, ils ont prouvé, si cette preuve était nécessaire, que le désir de servir nos frères, les hommes, est et doit rester la clé d'une noble vie et que c'est par un tel service que l'homme peut atteindre sa plénitude.

Nous vivons dans un monde qu'obscurcit encore l'ombre du conflit. Deux guerres mondiales dévastatrices ont ou devraient avoir appris à l'humanité que la guerre n'est pas une solution, qu'en fait elle crée des problèmes plus nombreux et plus grands. Et pourtant, chaque nation doit encore faire appel aux armes pour défendre la chose qui paraît une véritable contradiction dans les termes. S'il n'y a pas en ce moment de conflit armé, c'est uniquement parce que chacun sait que la guerre nucléaire entraînerait la destruction du monde. En d'autres termes, la guerre n'est enrayée que par la peur, pendant qu'une suspicion et une méfiance qui vont jusqu'à la haine remplissent le cœur des hommes. Une organisation comme la nôtre peut-elle aider à réduire les tensions en quelque manière ? Je crois que oui. Dans un monde soumis à la peur, c'est notre privilège de travailleurs sociaux de chercher à favoriser la création de nouveaux rapports entre tous les peuples.

Nous sommes conscients, aujourd'hui, du fait que toute personne peut raisonnablement espérer un certain degré de liberté par rapport à la maladie, l'ignorance et la pauvreté. Nous sommes également conscients de cette liberté toute récente vis-à-vis de l'emprise étrangère, de cette indépendance politique venue ou à venir, peut-être plus vite qu'aucun d'entre nous ne l'aurait pensé il y a dix ans, aux peuples d'Asie et d'Afrique. Que pouvons-nous faire pour eux ? Leur besoins sont criants et l'on doit y répondre si l'on veut la paix, car la guerre n'aura lieu que si les gens sont malheureux, que si la faim, la maladie et la pauvreté menacent un pays. Le président Eisenhower avait donc raison de dire récem-

ment que ceux qui ont beaucoup doivent partager leurs biens avec ceux qui n'ont rien; ils ont également raison tous ceux qui demandent la fin des énormes dépenses d'armement afin que ces sommes immenses puissent être utilisées à soulager les misères et les souffrances du monde.

Vous qui appartenez à l'hémisphère occidental pouvez trouver difficile de croire que la pauvreté, la maladie et l'ignorance existent à un degré inconcevable sur ces grands continents. L'Inde est probablement beaucoup plus avancée en matière d'éducation, de personnel formé et possibilités sociales que beaucoup d'autres pays d'Asie et d'Afrique. Cependant, les problèmes que nous affrontons feraient perdre cœur aux plus téméraires. Des millions de nos enfants n'ont pas d'écoles, pas même 25% de notre peuple n'a appris à lire. Des millions n'ont pas de nourriture suffisante. Bien qu'il n'y ait pas réellement état de famine, le niveau de calories est fort en dessous du minimum requis pour la santé. Le revenu individuel n'est que de 294 roupies ou de 60 dollars par an. Ce revenu s'est incontestablement élevé pendant les douze premières années de notre indépendance, mais il ne s'est pas accru en proportion du coût de la vie. Pendant les dix premières années de notre indépendance, la mortalité infantile s'est abaissée de 160 à 92, la mortalité maternelle de 20 à 12 et la morbidité maternelle de 300 à 150 par mille naissances viables. Mais ces niveaux restent encore désespérément élevés. Pour la mortalité entre 1 et 4 ans, le niveau reste encore de 40 à 60 fois plus élevé qu'en Europe, aux Etats-Unis, au Canada, en Australie ou en Nouvelle-Zélande. Nous avons un seul médecin pour répondre aux besoins de 6.000 personnes, une infirmière pour 13.000 et une infirmière visiteuse pour 160.000. Ces chiffres traduisent la proportion de personnel formé par rapport à la population, mais étant donné que 80% de notre population vit dans les villages et que la très grande majorité des médecins et infirmières sont dans les villes, l'aide médicale et les secours accessibles pour les masses ne sont en aucune manière à la mesure de nos besoins. Nous n'avons encore que 185.000 lits d'hôpitaux pour tout le pays y compris 22.000 pour les maternités et 4.000 pour les enfants. La lèpre reste un problème grave : à moins qu'un plus grand nombre de travailleurs et une aide financière plus substantielle ne soient mis à notre disposition, on ne peut savoir quand

nous serons capables de débarrasser l'Inde de cette terrible maladie. La tuberculose continue à faire payer un lourd tribut et toutes les conditions qui facilitent la propagation de cette maladie sont présentes. Je fais allusion à la sous-alimentation, au surpeuplement, au manque de lits et autres commodités pour isoler les infectieux. De 5.000 lits en 1947, nous sommes passés au nombre de 33.000, mais comme nous avons un demi-million de morts par an causées par la tuberculose et cinq millions de cas déclarés, vous pouvez imaginer quelle distance nous sépare encore de ce que nous devrions avoir. Il y a plus de deux millions d'aveugles en Inde et le tragique est que 90% des cas de cécité chez les enfants et les jeunes pourraient être évités si seulement nous avions les moyens de tendre une main secourable à ceux qui en ont besoin. Il reste encore des diminués physiques et mentaux pour lesquels jusqu'ici très peu de chose a pu être fait. Il est triste mais vrai que 80% de la population qui vit dans les régions rurales n'ont pas de réseau protégé pour la distribution d'eau et il est facile de comprendre quels ravages causent alors les maladies qui se propagent de cette manière. Le manque, et en certaines régions l'absence complète d'hygiène générale et d'installations sanitaires, font, des conditions de vie de l'Inde rurale, une cause quasi inéluctable de mauvaise santé. Le contrôle de la malaria a grandement diminué la mortalité et la débilité causées par cette terrible maladie et nous espérons qu'un jour le programme établi par l'Organisation mondiale de la Santé pour débarrasser le globe de cette calamité sera couronné de succès. Il existe d'autres maladies véhiculées par les insectes et d'autres affections dont je n'ai pas le temps de vous parler, mais vous pourrez vous faire une certaine idée de l'ampleur de notre problème de santé si je vous dis que la mauvaise santé, l'infirmité, la mortalité précoce ont coûté à l'Inde, en 1950, plus de 400 millions de dollars. Si tel est le tableau des conditions propres à l'Inde, la même situation ou une autre, pire encore, doit prédominer dans les autres pays pauvres d'Asie et d'Afrique qui ont récemment conquis leur indépendance, et en particulier chez ceux qui cherchent à s'édifier d'une manière démocratique. Quel défi est donc ainsi lancé à chacun de nous et en particulier à ceux qui viennent de pays où l'éducation est à la portée de chaque enfant, où les soins de santé sont accessibles à tous, où la maladie a pour une large part été vaincue, où la vie des handicapés

physiques a été rendue supportable, et où la vieillesse peut s'écouler sans craintes.

Familiarisés comme nous le sommes avec les besoins des pays auxquels nous appartenons, et conscients des besoins mondiaux, quels sont les problèmes et les difficultés qu'affrontent aujourd'hui les travailleurs sociaux? Mon expérience m'enseigne que, en premier lieu, les services sociaux dirigés par un gouvernement ne reçoivent pas l'attention ou l'aide matérielle qui leur est due. Je crois ne pas me tromper en disant que ce phénomène n'est pas spécial à mon pays. J'ai dit que nous vivions un âge scientifique, il ne serait pas moins exact de dire que c'est un âge où l'accent est mis sur les valeurs matérielles de la vie. Nous sommes enclins à juger la prospérité nationale uniquement sur une base économique, sur le revenu individuel et la hauteur du niveau de production industrielle atteinte. Combien de fois ne m'a-t-on pas demandé pourquoi nous voulions améliorer la santé de notre peuple alors que la plus grande de nos maladies est la surpopulation! Et aussi souvent, certaines gens prétendent que, en somme, l'instruction amène simplement le peuple à être mécontent! De tels ignorants ne se rendent pas du tout compte qu'une coopération intelligente ne peut être obtenue sans la participation de gens assez instruits pour comprendre et de même que l'ouvrier qualifié aura toujours une production meilleure, de même, on ne peut attendre d'une population sous-alimentée ou pauvrement logée, une productivité valable et aucune instruction ne peut être donnée à un enfant malade.

Je dois aussi attirer l'attention sur un problème que l'initiative bénévole affronte partout. La plupart des pays démocratiques parlent aujourd'hui de l'« Etat social ». S'il est du devoir sacré de l'Etat de faire tout ce qui est en son pouvoir pour favoriser le bien-être des citoyens, l'interprétation que l'on fait de l'« Etat social » me semble risquer de devenir beaucoup trop étroite, même s'il ne s'arroge pas encore le droit de contrôler toute activité philanthropique. On ne pourra jamais tenir compte suffisamment, dans les services de l'Etat, de l'aspect humain des besoins. En effet, par sa nature même, cet appareil doit rester sans âme, en raison de la pape-rasserie et des retards harassants qui en sont le naturel corollaire. On empiète ainsi sur l'initiative volontaire, ce qui doit être combattu,

si cette dernière veut jouer son vrai rôle dans l'accession de chaque pays et du monde à un niveau supérieur.

Il y a des troubles en Afrique, un continent tout entier s'éveille d'un sommeil séculaire et exige d'être délivré de toute servitude. Il est bon de sentir que la liberté politique vient aux Africains, mais à elle seule cette liberté ne pourra résoudre les nombreux problèmes que les différentes régions de ce monde devront affronter. Une véritable armée de travailleurs sociaux feraient, j'en suis sûre, plus pour le peuple que les Nations Unies n'ont été capables de faire jusqu'à présent, par exemple, au Congo. Les travailleurs de l'O.M.S. et de la Croix-Rouge ont rendu là-bas d'excellents services et gagné la confiance du peuple simplement par leur attitude humanitaire. Je prie moi-même avec ferveur pour que les peuples d'Afrique cessent de recourir à la violence pour atteindre leurs objectifs, car aucun bien durable ne peut être acquis de cette façon. Si l'on veut vaincre les préjugés raciaux, il faut le faire par un service désintéressé. Si l'on veut réduire les tensions entre nations, on ne peut le faire, au mieux, que par une collaboration universelle dans tous les domaines dont le seul objectif est le bien-être de l'homme. Le service social doit servir l'humanité de la même manière que la médecine s'occupe des malades, sans tenir compte de leur nationalité ou de leurs opinions politiques. C'est de tels travailleurs sociaux que l'Asie et l'Afrique ont besoin. Le champ est immense et les ouvriers peu nombreux. Enseignants, médecins, infirmières, physiothérapeutes, spécialistes des soins aux handicapés physiques et aux vieillards, spécialistes de la formation sportive, tous ceux qui consentiront, avec un zèle missionnaire, à subir une vie dure, seront nécessaires, non seulement pour former du personnel, mais encore pour travailler avec et pour le peuple dans des régions isolées. La tâche que devront entreprendre de tels travailleurs ne sera en aucune manière aisée. Elle exigera du courage, de la patience, une foi et un amour profond de l'humanité. Mais un tel service gardera nos cœurs de toute haine, il répandra bienveillance et joie parmi nos frères moins heureux, portera la lumière là où règnent les ténèbres, renversera les barrières de race, de croyance, de couleur, bannira l'intolérance issue de l'ignorance, jettera ces semences d'amour et de justice universels grâce auxquelles l'humanité pourra récolter la moisson d'un monde sans guerre ; il peut contribuer à la

création d'une atmosphère dans laquelle des peuples, différents par leurs langues, leurs traditions, leurs institutions politiques, pourront se sentir fondamentalement un, unis par les liens d'une identique humanité, en dépit de la diversité de climat et de race.

Gandhi disait : « Mon but est l'amitié avec le monde entier, et j'unis l'amour le plus grand pour l'homme avec la plus grande opposition au mal. » J'ai appris, pendant les années où j'ai eu le privilège de vivre avec ce grand homme, que la gloire de la Vie est d'aimer, de donner, non de recevoir, de servir, non d'être servi, d'être la forte main tendue dans l'obscurité à un autre dans le besoin, d'être un breuvage réconfortant pour toute âme en détresse. La liberté n'a triomphé, comme style de vie, que par de grands efforts, par le sacrifice volontaire. C'est à libérer les hommes de toutes les servitudes, de la pauvreté, de la faim et de la maladie, à libérer leur esprit, que nous devons tous vouer notre vie. Qu'à chacun de nous puisse être donnés le courage, la sagesse, l'amour et la foi pour le faire, c'est mon plus ferme espoir et ma prière.

PRINCESSE AMRIT KAUR